

Mémoire (s) de la déportation

60^E ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION DES CAMPS
ET DE LA VICTOIRE SUR LE NAZISME

Pour ne pas oublier

1945-2005 : 60 années se sont écoulées depuis la libération des camps nazis

Ne pas oublier, ne jamais oublier, pour transmettre aux générations futures la mémoire de l'indicible tragédie.

Il y a soixante ans, la découverte de l'horreur s'imposait à des millions d'hommes et de femmes. L'espoir de retrouver leurs disparus allait vite s'avérer insensé.

La « solution finale du problème juif », minutieusement organisée par les nazis, aurait désormais un visage, celui des chambres à gaz, et porterait un nom, la Shoah. En France, sur les 75 721 juifs déportés, seuls 2 500 ont survécu.

Il y a soixante ans, 2,2 millions d'hommes, de femmes, d'enfants retrouvaient notre pays. Qui étaient-ils ?

Des prisonniers de guerre absents de leurs foyers pendant cinq ans. Des déportés résistants, arrêtés, torturés, puis relégués dans les camps de travail et de concentration nazis.

Après la guerre, 220 000 cartes de résistant furent distribuées et le même recensement indique qu'il y eut 86 000 déportés, ce qui montre l'effroyable capacité de répression de la machine de guerre allemande et de leurs collaborateurs zélés, du gouvernement de Vichy. Les mêmes qui s'acharnèrent aussi sur les 11 000 déportés résistants de nationalité étrangère, antifascistes allemands, autrichiens, arméniens, italiens ou républicains espagnols.

Ce n'est faire injure à personne que de rappeler que dans cet océan de souffrance, le contingent communiste fut très nombreux et je pense avec affection à ceux qui en sont revenus, comme Adrien Huzard ou notre ancien maire, André Karman.

Soixante ans après, la plupart des survivants de cette tragédie ont atteint le grand âge. Ce temps écoulé n'a pas effacé, chez eux, le souvenir de la barbarie nazie, de l'occupation et des camps. L'horreur des tortures et l'image des détenus morts sous leurs yeux, dans les pires souffrances, sont restées à jamais gravées dans leur mémoire. C'est aujourd'hui à nous, les héritiers de cette génération victime du fascisme, de faire ce qu'il faut pour construire un avenir de paix, de tolérance, de dignité et de fraternité.

Chaque jour montre que ce n'est pas facile, dans une société où, malgré les beaux discours, la violence croît : la loi du plus fort et celle du plus riche tendant à s'imposer partout.

Poursuivre dans cette voie renforce les inégalités, maltraite la personne humaine, peut conduire notre humanité vers de nouveaux malheurs.

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent pour le savoir, la culture, l'émancipation, leur liberté, l'égalité des droits. Bref, celles et ceux qui n'acceptent pas, pour horizon indépassable, la dissolution de l'avenir humain dans les seuls choix mercantiles.

Pascal Beudet,
maire

Édito 2

PIERRE LAVAL
« Je souhaite la victoire de l'Allemagne » 4

Le statut des Juifs 5

ADRIEN HUZARD
« Dix années pour que le monde comprenne ce que l'on avait vécu » 6

Les grandes rafles de Juifs en France 12

DÉSIRÉ HAFNER
« On peut le décrire mais on ne peut l'imaginer... » 14

HENRI ROSER,
un Juste à Aubervilliers 21

Le camp de Drancy 22

CARMEN & ALAIN SARAGOUSI
« Samuel disait : je ne suis qu'un survivant. » 23

Extraits des lettres de Samuel Saragoussi 24

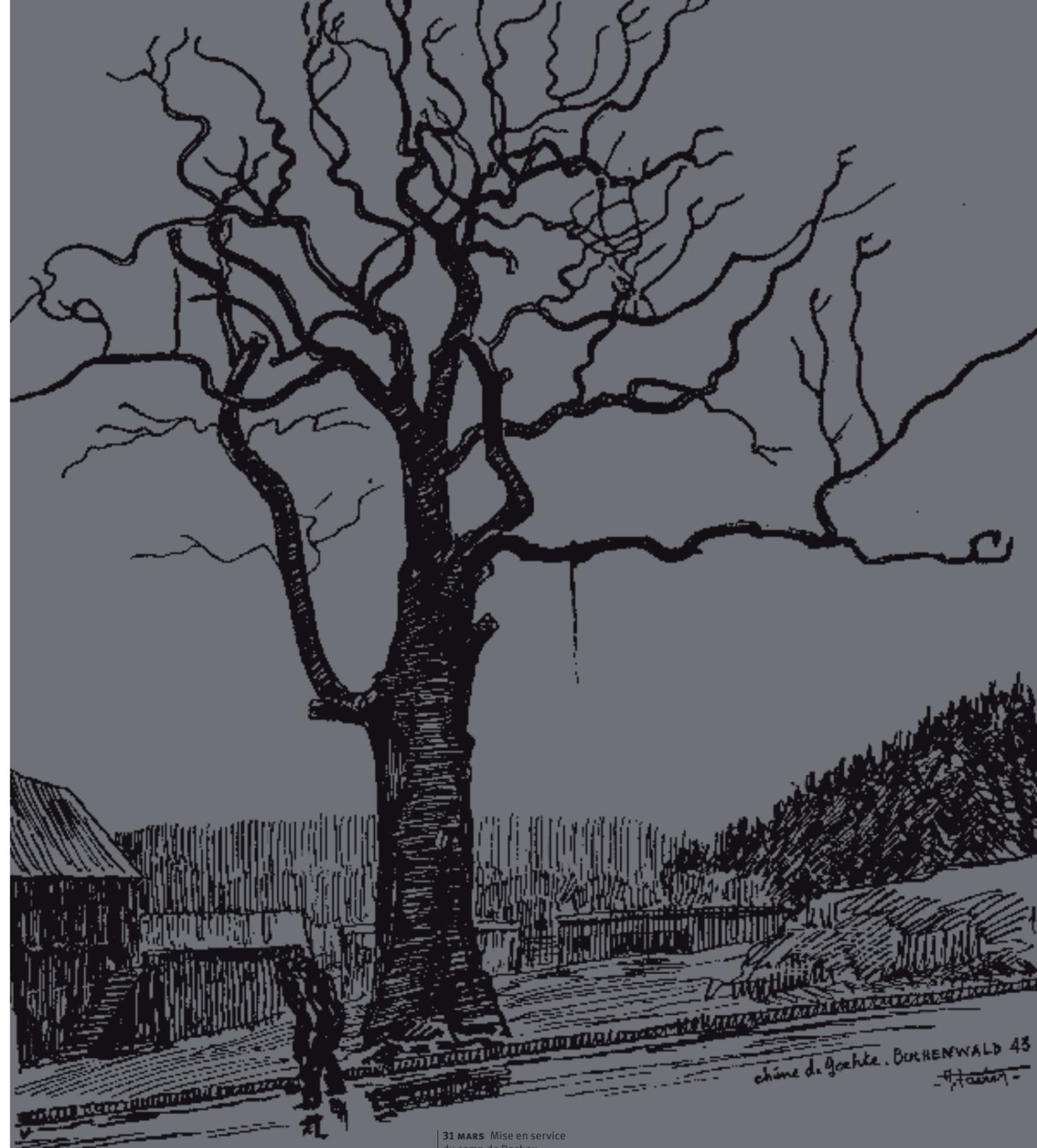
Le premier tribunal international de l'Histoire 26



ÉDITÉ PAR LE SERVICE MUNICIPAL DE LA COMMUNICATION
Coordination : Yves Paris • Textes de Patrick Laigre •
Maquette : Aurore Jannin.....

REMERCIEMENTS Nos remerciements pour leurs témoignages et/ou leurs divers documents : Madame Haffner • Carmen & Alain Saragoussi • Adrien Huzard • Liliane Giner • Bernard Orantin • Claude Fath • Claudine Bonne-maison • la Société d'histoire et de la vie d'Aubervilliers • les archives municipales • les pasteurs Herenschmitt et Pierre Kneubühler • Denis Ralite • Le Cica-vidéo (Éric Garreau, Denis Ralite) auteurs des enregistrements de Désiré Haffner et d'Adrien Huzard dont nous avons extrait les témoignages.....

BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES *La déportation, édité pour le 40^e anniversaire de la Libération des camps* par la Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes (FNDIRP) • *Buchenwald, scènes prises sur le vif des horreurs nazies* • Planches dessinées par Favier et Mania • Léon Delarbre, le peintre déporté, croquis d'Auschwitz, Buchenwald et Dora • Le mémorial des enfants Juifs déportés de France par Serge Klarsfeld • Boris Taslitzki *Cent dix dessins de Buchenwald*.....



31 JANVIER Hitler devient chancelier du Reich	20 MARS Décision de créer un camp à Dachau.	31 MARS Mise en service du camp de Dachau	10 MAI Autodafé place de l'Opéra à Berlin
27 FÉVRIER Incendie du Reichstag ; prétexte à une féroce répression et à des arrestations massives	21 MARS Mise en service du camp d'Oranienburg	27 AVRIL Création par Goering de la « Geheime Staatspolizei » (Gestapo)	14 JUILLET Suppression de tous les partis politiques, suivie d'une nouvelle vague de répression.
AVRIL - MAI Des camps provisoires sont ouverts un peu partout en Allemagne		2 MAI Occupation des sièges des syndicats ouvriers qui seront supprimés ; leurs dirigeants et militants jetés dans les camps.	

1933

janvier février mars avril mai juin juillet août septembre



↳ Pierre Laval à Paris. À ses côtés, un homme souriant le général Oberg, chef de la Gestapo en France.

PIERRE LAVAL

« Je souhaite la victoire de l'Allemagne »

Pierre Laval fut de 1923 à 1944 maire d'Aubervilliers. Plusieurs fois ministre et président du Conseil pendant les années 20 et 30, il développe, à partir de 1935, une vive hostilité à l'égard de la III^e République.

La défaite de 1940 lui fournit l'occasion de revenir au pouvoir comme vice-président du Conseil. Partisan d'une collaboration active avec l'Allemagne nazie, il joue un rôle capital dans l'établissement du régime de Vichy.

Écarté une première fois en décembre 1940 par Pétain, il est soutenu fermement par les Allemands. Le 17 décembre 1940, Otto Abetz, l'ambassadeur allemand, proteste auprès de Pétain en termes virulents: « Le Führer considère la conduite du gouvernement français envers Laval comme un affront personnel. L'Allemagne ne veut pas altérer la liberté d'action du gouvernement français de quelque façon que ce soit. Cependant, en cas de refus français [pour le rétablir], elle ne continuerait pas la politique de coopération rendue possible à Montoire. »

Rappelé sous la pression en 1942, Laval délivre à la radio, le 22 juin, le fond de sa pensée: « Ma présence au gouvernement a une signification qui n'échappe à personne, ni en France, ni à l'étranger. J'ai la volonté de rétablir avec l'Allemagne et avec l'Italie des relations normales et confiantes... De cette guerre surgira inévitablement une nouvelle Europe... Pour la construire, l'Allemagne est en train de livrer des combats gigantesques. Elle doit, avec d'autres, consentir d'immenses sacrifices et elle ne ménage pas le sang de sa jeunesse: pour la jeter dans la bataille, elle va la chercher à l'usine et aux champs.

Je souhaite la victoire allemande, parce que, sans elle, le bolchevisme demain s'installerait partout... Ouvriers de France! C'est pour la libération des prisonniers que vous allez travailler en Allemagne! ».

Le statut des Juifs

En octobre 1940, le statut des Juifs crée des conditions discriminatoires pour les personnes de confession israélite. Signé par Pétain, Laval et les ministres du gouvernement, il a été élaboré sans pression allemande! Ce statut, modifié le 2 juin 1941, exclut les Juifs de la fonction publique, des fonctions électives, des grands corps de l'État et limitent leur accès à l'université ainsi qu'à certaines professions libérales... Plus tard le gouvernement fonde un Commissariat général aux questions juives, chargé d'appliquer ces textes et de la répression antisémite.

Sur les cartes d'identité apparaissent des notions liées à une pseudo-science de la morphologie du visage: taille du nez, forme du visage, teint de la peau!

Mais en réalité, les Juifs sont exclus de la fonction publique dès juillet 1940; en effet les enseignants juifs doivent abandonner leurs classes à la rentrée 1940. À Aubervilliers comme ailleurs, ils sont traqués par les autorités. En janvier 1942, le secrétaire d'État à l'Éducation nationale demande aux directeurs et directrices d'école de dresser la liste « des fonctionnaires possédant des noms ou des prénoms à consonance hébraïque ou ayant des ascendants présumés israélites ». Il leur ordonne « d'apporter la preuve qu'ils ne sont pas juifs au regard de la loi », sous peine de licenciement et de sanctions.

Tout commerce dont le propriétaire est juifs doit être désigné comme « entreprise juive » par une affiche spéciale rédigée en langue allemande et française. Offusqué, certains ajoutent à côté qu'ils ont été des héros de guerre et sont de bons patriotes. Des administrateurs provisoires sont chargés de gérer entreprises et immeubles appartenant à des Juifs. Des mesures économiques qui conduisent à appauvrir la communauté juive.

Les vexations se multiplient: interdiction de posséder un poste de radio, d'avoir le téléphone, de sortir de chez soi entre 20 heures et 6 heures, obligation de faire ses courses entre 15 et 16 heures. Le décret de mai 1942 institue, à partir du 7 juin, le port de l'étoile jaune pour tous les Juifs âgés de plus de 6 ans.



EXTRAITS DU STATUT DES JUIFS

« Nous, Maréchal de France, chef de l'État français, le Conseil des ministres entendu, décrétons:

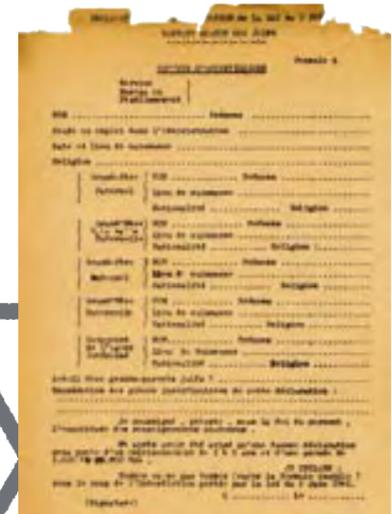
ARTICLE 1^{er}: Est regardé comme juif, pour l'application de la présente loi, toute personne issue de trois grands-parents de race juive ou de deux grands-parents de la même race, si son conjoint lui-même est juifs.

ARTICLE 2: L'accès et l'exercice des fonctions publiques sont interdits aux Juifs.

ARTICLE 5: Les Juifs ne pourront, sans condition ni réserve, exercer l'une quelconque des professions suivantes: directeurs, administrateurs, gérants, rédacteurs de journaux, revues, agences ou périodiques... Directeurs, administrateurs, gérants d'entreprises ayant pour objet la fabrication, l'impression, la distribution, la présentation de films cinématographiques; metteurs en scène... entrepreneurs de spectacle, directeurs, administrateurs, gérants de toutes entreprises se rapportant à la radiodiffusion. »
Fait à Vichy, le 3 octobre 1940.

« **ARTICLE 1^{er}:** Les ressortissants étrangers de race juive pourront, à dater de la promulgation de la présente loi, être internés dans des camps spéciaux par décision du préfet du département de leur résidence. »
Fait à Vichy, le 4 octobre 1940.

Signé: Philippe Pétain



20 AVRIL Himmler devient chef de la Gestapo

30 JUIN «Nuit des longs couteaux»: à la suite de ce sanglant règlement de compte, les SS supplantent les SA et s'emparent de la direction des camps de concentration

1^{er} AOÛT Mort du maréchal Hindenburg. Hitler prend le titre de Reichsführer.

1934

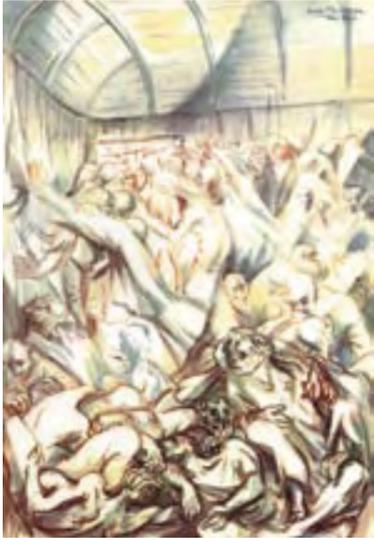
1935

octobre novembre décembre

janvier février mars avril mai

juin juillet août septembre octobre novembre décembre

janvier



EN HAUT Kommando « Terrasse ». Sous la pluie et dans la boue collante, surveillés par les SS et les chiens.
EN BAS Transports des déportés de France en Allemagne, de 110 à 140 par wagon

INTERVIEW D'ADRIEN HUZARD

«Dix années pour que le monde comprenne ce que l'on avait vécu»

Adrien Huzard a connu Aubervilliers dans les années 30, lorsqu'il rejoignait sa famille pour les vacances, puis il s'y est installé définitivement en 1953, rue du Pont-Blanc. Durant plusieurs mandats, il est élu municipal et se consacra aux affaires de la ville. Dès 1934, il milite aux Jeunesses communistes puis à la CGTU. Il connaît alors l'exaltation du Front populaire, la lutte contre le fascisme... Il a tout juste 20 ans en 1940, lors de la débâcle et de l'invasion allemande.

Engagé très tôt dans la Résistance, il rédige des tracts, des journaux, et organise des planques pour les hommes recherchés comme pour le matériel. Mais en juin 1941, il est arrêté et condamné à cinq ans de travaux forcés. Voici son témoignage.

L'arrestation et l'arrivée au camp

«J'ai été transféré à la centrale de Caen; on était une soixantaine de résistants, communistes, gaullistes ou socialistes. J'y suis resté jusqu'en janvier 1942. Puis ce fut l'abbaye de Fontevrault jusqu'en juillet 1943, et la centrale de Blois. Là-bas nous étions plus de 400 politiques et nous préparions les conditions d'une évasion, mais à quelques jours près, les Allemands sont venus nous chercher et nous ont conduits à Compiègne. De là, nous sommes partis pour Mauthausen.

Le voyage a duré une nuit et deux jours... Dès l'arrivée on a dû se déshabiller; il faisait -2 à -3°. Puis nous avons pris une douche et nous avons été rasés des pieds à la tête. De là nous sommes partis, toujours nus, à pied, jusqu'à nos baraques. On nous a entassés dans une pièce... On n'a été habillés que vers 11 heures le lendemain.»

L'esclavage de la vie quotidienne

«Le réveil avait lieu à 4 heures du matin; il fallait nettoyer la chambre, plier les couvertures, les ranger avec des angles vifs, sinon c'était des coups de trique. Après on avait le droit d'aller au robinet pour avoir un peu d'eau. Mais comme on était 300 dans une pièce, et que la distribution durait 10 minutes au maximum, la plupart d'entre nous n'arrivaient pas jusqu'au robinet. Tout ça avec des cris et des coups de trique.

Puis on sortait pour l'appel. Il fallait se mettre par bloc de cent, cinq de front et vingt en profondeur. On n'avait pas le droit de bouger et il fallait le nombre exact. Ensuite, on avait une distribution rapide de café, c'est-à-dire de l'eau chaude, mais j'avoue que ça faisait du bien...



Sur la place centrale, immense, tous les commandos étaient rangés par bloc de cent. On descendait à la carrière et à 6 heures pile on commençait la journée de travail. On travaillait comme cela jusqu'à midi, à transporter des blocs de pierre, en wagonnets ou sur l'épaule... Il fallait remonter les 188 marches, traverser le camp, jeter sa pierre, redescendre en prendre une autre, et c'était comme ça toute la journée... Les pierres ne devaient pas faire moins de 10 kilos; si le SS jugeait qu'elle n'était pas assez grosse, il en désignait une autre qui pouvait aller jusqu'à 20 kilos! Pendant toute la durée du transport, comme pendant le travail en bas, les coups pleuvaient. Des coups de crosse de fusil... Quelquefois, pour se distraire, le SS prenait le béret de l'un d'entre nous, et le jetait de l'autre côté des fils de fer barbelés. Et il l'obligeait à aller le chercher. Dès que le déporté avait franchi le fil de fer, le SS qui était dans le mirador tirait immédiatement dessus, en général dans le ventre, car ça ne tue pas tout de suite mais ça fait souffrir. À midi on avait une gamelle de soupe pour tenir jusqu'à 6 heures le soir. À 18 heures, on remontait au camp pour l'appel. S'il y avait des morts, on devait les remonter car il devait toujours y avoir 100 bonshommes vivants ou morts... L'appel du soir durait une heure, parfois deux, toujours au garde-à-vous. Après la distribution d'un morceau de pain, on rentrait dans nos baraques. Mais nous n'étions pas tranquilles, car subitement la cloche pouvait



CI-DESSUS Musulman, c'est ainsi qu'était appelé le détenu parvenu au dernier degré de l'épuisement, à bout de force, hagard.
CI-CONTRE Arrivée à Buchenwald. Débarquement sous les projecteurs, sans chaussures et souvent sans vêtements, dans la neige par -25° de froid

15 SEPTEMBRE Promulgation des lois antisémites de Nuremberg

17 JUIN Himmler prend le titre de Reichsführer SS et devient chef de toutes les polices

12 JUILLET Mise en service du camp de Sachsenhausen

18 JUILLET Début de la guerre d'Espagne

3 JUIN Pourparlers pour la construction d'un camp en Thuringe (Buchenwald)



En février 1944, des débrayages ont lieu chez Malicet et à la Lorraine ; au printemps, dix-huit «machines rectifieuses» sont détruites chez Malicet par un «groupe d'action immédiate». C'est au travers de ces comités populaires implantés chez Bardot-Saint-Gobain, Verdier-Dufour, Kulmann... que des jeunes d'Aubervilliers deviennent résistants. L'un d'entre eux s'appelle André Karman. Membre du Parti communiste depuis 1941, ouvrier chez Malicet, il devient responsable d'un groupe de FTP et organise des unités de sabotage. André part pour Givors, puis revient en région parisienne à Courbevoie. Le 5 mai 1943, il est arrêté Porte de Pantin. Interné à la prison de la Santé, puis dans différents camps, il est déporté en 1944 à Dachau sous le matricule 73 597. Là il va vivre, comme tant d'autres, l'horreur absolue, le massacre des enfants juifs «qui tendent leurs mains amaigries à travers les grilles qui nous séparent», la faim, les brimades... En avril 1945, emmené comme otage par les SS, il réussit à s'évader et rentre à Aubervilliers le 11 mai 1945. Lorsqu'il franchit la Porte de la Villette et remonte la rue du Vivier (actuelle rue Henri-Barbusse) pour retrouver les siens, il a 21 ans et pèse 40 kg ! En 1957, André Karman est élu maire d'Aubervilliers et conseiller général, fonctions qu'il occupera jusqu'à sa mort en 1984.

☞ **CI-DESSUS** André Karman quelques temps après son retour des camps.

PAGE DE DROITE Supplice d'un Français absent à l'heure de l'appel. Le pauvre s'était endormi de fatigue; ce jour-là, nous restâmes 5 heures et demie sur la place d'appel. Notre pauvre camarade fut quatre jours attaché jour et nuit à la porte de tour, sans nourriture.

sonner pour le contrôle des poux. Tout le monde devait ressortir, se déshabiller, donner son linge de corps à examiner par des kapos. Si on trouvait un poux, on était dérouillé. Enfin on avait le droit d'aller se coucher; il pouvait être minuit, une heure du matin. »

Toujours la mort

«Le camp était immense. D'un côté il y avait le dur, c'est-à-dire la prison, car même dans le camp de concentration il y avait une prison! Il valait mieux ne pas y entrer. Il y avait le crématoire et puis la laverie, une cantine. De l'autre côté il y avait nos baraques. Lorsque le camp était plein, les SS organisaient des commandos qui allaient travailler à l'extérieur. Il était difficile de décompter les morts, car certains n'étaient même pas enregistrés à leur arrivée dans le camp...

À l'époque je ne connaissais pas l'existence d'Auschwitz et des chambres à gaz. Mais à Mathausen, il y avait des camions qui partaient pleins de prisonniers sur les routes et au retour il fallait les vider, car les gars avaient été asphyxiés à l'intérieur par les gaz d'échappement... À la fin de la guerre, il y avait un camp de femmes. Elles étaient très courageuses et beaucoup d'entre elles ont été décapitées à la hache en Allemagne. »

Retour vers la vie

«La libération est intervenue pour moi le 9 mai au soir... Comme les Russes avançaient de plus en plus, on était trimbalés d'un camp à l'autre. Le soir du 9, à cinq heures de l'après-midi, ils tuaient encore des gars de chez nous; ceux qui levaient la tête dans les wagons étaient abattus. Et d'un seul coup, on n'a rien compris, les SS se sont barrés en courant. On a été libérés en pleine nature, dans les Sudètes...

Très peu pouvaient encore marcher; moi je me suis laissé tomber du wagon, j'ai roulé sur le ballast, je ne pouvais plus marcher. J'ai été aidé par des copains, pour manger, pour me porter jusqu'à une pailleasse.

Le lendemain je repartais; c'était la fin de l'enfer. Physiquement, j'ai regrossi très vite, mais moralement ça a été très dur... Il a fallu attendre une bonne dizaine d'années, les premiers films, pour que tout le monde comprenne ce que l'on avait vécu. »



CARTE D'EUROPE DES CAMPS

> LÉGENDE CARTE

- camps d'extermination massive par le gaz**
- autres camps d'extermination**
- camps de travail forcé**
- autres camps de concentration, de rassemblement et de transit**

> PRINCIPAUX SIGNES DISTINCTIFS DES DÉPORTÉS

Chaque détenu portait, cousus sur le côté gauche de la veste, ou de la robe, un triangle de couleur et une bande de tissu où figurait le matricule. Une lettre imprimée sur le triangle indiquait, sauf pour les Allemands, la nationalité du déporté : F (Français), B (Belge), S (Espagnol), R (Russe), P (Polonais)

Politique allemand	Politique français	Politique juif
Associal	Tzigane	Bibelforsher
Apatride	Droit commun	Juifs

Cible peinte dans le dos de certains détenus pour les signaler à l'attention de SS

AUSCHWITZ, PILIER DE LA « SOLUTION FINALE »

Auschwitz-Birkenau fut le plus important des camps d'extermination nazis. Dans ce complexe de mort industrielle installé, dans la région de Cracovie, furent tuées quelque 1,1 million de personnes, dont 960 000 Juifs, 75 000 Polonais, 21 000 Tsiganes et 15 000 prisonniers de guerre soviétiques, selon les calculs de l'historien Franciszek Piper, chiffres désormais admis par tous les spécialistes. Auschwitz-Birkenau représentait le pilier de la « solution finale » avec les autres camps d'extermination (Treblinka : 750 000 victimes, Belzec : 550 000, Sobibor : 200 000, Chelmo : 150 000, Majdanek : 50 000). Ces camps d'extermination étaient différents des camps de concentration comme Dachau, Buchenwald, Mathausen, (voir carte des camps) où furent déportés par centaines de milliers les ennemis du régime et les résistants. La singularité de la « solution finale », qui tua 5 à 6 millions de juifs ainsi que 200 000 à 400 000 Tsiganes, fut effacée sinon niée jusque dans les années 60.



Les grandes rafles de Juifs en France

En 1940, les arrestations de Juifs sont individuelles et concernent essentiellement des hommes, étrangers. Elles suscitent alors, il faut le dire, peu de réprobation dans la population.

L'opinion va évoluer avec les arrestations collectives, qui n'épargnent ni les Juifs français, ni les femmes, ni les enfants. L'évolution est d'abord lente, mais s'accélère avec la rafle du Vél' d'Hiv. L'opinion publique apparaît troublée et commence à exprimer sa réprobation après les scènes d'horreur qui accompagnent les rafles, en particulier les cris et les pleurs des jeunes enfants, lorsqu'ils sont arrachés à leurs parents.

Examen de situation

La première grande rafle, organisée à Paris au printemps 1941, a été menée sans publicité, presque clandestinement. Elle concerne les hommes âgés de 18 à 60 ans, exclusivement des Juifs étrangers, qui ont reçu un simple « billet vert » à leur domicile. Ce billet les invite à se présenter le 14 mai 1941 pour « examen de situation » ! Cette convocation s'avère être un piège et se transforme en arrestation pour 3 747 hommes. Internés, ils sont acheminés vers les camps de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande dans le Loiret, où ils restent plusieurs mois jusqu'aux premières déportations.

Premiers convois

Une nouvelle arrestation collective de Juifs étrangers intervient en août 1941. Comme les Allemands viennent d'envahir l'URSS, elle est présentée par la propagande vichyste comme « une opération menée en représailles à l'agitation communiste ». Pour l'occasion, des militaires allemands encadrent la police française. Au cours de cette rafle, 4 232 hommes sont arrêtés, pour la plupart dans le 11^e arrondissement de Paris. Ils sont aussitôt transférés à Drancy, dans le camp qui vient d'ouvrir ses portes.

Quelques mois plus tard, en décembre 1941, une troisième opération visant les Juifs de Paris et de la banlieue, menée par les Allemands, bénéficie de l'assistance de policiers français. La cible est cette fois différente : les Juifs arrêtés sont surtout des « notables ». 743 personnes sont ainsi transférées au camp de Compiègne, où elles resteront emprisonnées avant d'être déportées. Le premier des convois, qui regroupe 1 112 hommes, quitte la France le 27 mars 1942. En juin, quatre autres convois de la même importance quittent Compiègne, Drancy, Pithiviers et Beaune-la-Rolande, à destination d'Auschwitz.

Juillet 42 : la rafle du Vél' d'Hiv

La rafle du Vél' d'Hiv des 16 et 17 juillet 1942 se situe au moment où les nazis vident les ghettos polonais et organisent aussi les déportations en Belgique aux Pays-Bas et au Danemark. En moins de 48 heures (de 4 heures du matin le 16 juillet jusqu'au lendemain, le 17 juillet à 13 heures), la police arrête 12 884 Juifs à Paris et en banlieue. Heureusement, en raison de « fuites », le nombre des arrestations est inférieur aux prévisions.

Pendant cette rafle les autorités policières n'ont pas arrêté uniquement des hommes dans la force de l'âge. Elles ont appréhendé également des vieillards, des malades, des femmes (5 802) et même des enfants de moins de 16 ans (4 051).

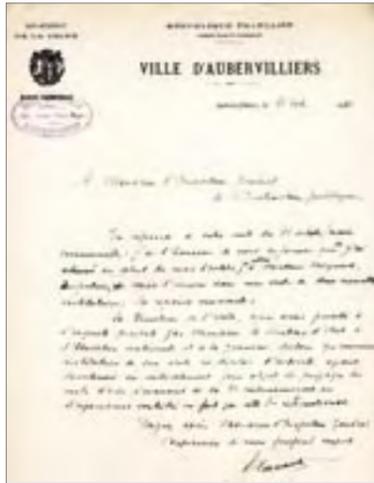
Cette opération, d'une telle ampleur, a été longuement et soigneusement préparée. 9 000 fonctionnaires français, dont 4 000 policiers, ont été mobilisés pour la rafle baptisée, avec une ironie macabre, « Opération vent printanier ». Une arrestation collective, sans précédent dans les annales policières françaises, conçue à l'initiative des occupants, mais dirigée de bout en bout sous les ordres de Pétain, Laval, Bousquet, Leguay et de la hiérarchie administrative et policière de l'État français. Il faut rappeler aussi, pour confirmer ces propos, la mobilisation d'une soixantaine de cars de la police et de la TCRP (ancêtre de la RATP), pour l'acheminement des Juifs arrêtés, vers Drancy et le Vél' d'Hiv (situé dans le 15^e arrondissement).

Du 16 aux 22 juillet, les 8 000 personnes parquées dans l'enceinte du complexe sportif doivent faire face au manque d'eau, à des conditions d'hygiène lamentable, et à un bruit continu. Dans cette confusion, on enregistre une multiplication de suicides et de tentatives de suicides. Les internés sont ensuite transférés vers Drancy, Pithiviers et Beaune-la-Rolande avant d'être déportés dans 38 convois à destination d'Auschwitz, entre le 17 juillet et le 11 novembre 1942.

75 000 Juifs déportés

En juillet 1942 des rafles visent également les Juifs réfugiés dans des villes de la zone occupée, notamment à Bordeaux, Tours et Dijon. De plus, l'État français livre aux occupants plus de 10 000 Juifs étrangers internés dans des camps de la zone sud. D'autres rafles de Juifs étrangers auront également lieu en août 1942 dans les régions de Limoges, Clermont-Ferrand, Lyon, Grenoble, Toulouse, Montpellier, Marseille et Nice.

Au total, en deux ans, 75 000 Juifs sont déportés hors de France. Le régime de Vichy, par son implication, a donc joué un rôle déterminant dans la mise en œuvre de la solution finale en France.



Monique Adelski, 6 ans, née le 9 novembre 1938 à Paris, demeurait à Aubervilliers, avenue Jean-Jaurès. Elle a été arrêtée à Limoges, place du Champ de Foire en mai 1944 et déportée par le convoi n°74 du 20 mai 1944.



La seule photo actuellement connue du Vélodrome d'Hiver le 16 juillet 1942. Il était situé dans le 15^e arrondissement à l'angle du boulevard de Grenelle et de la rue Nélaton.



avril mai juin juillet août septembre octobre novembre décembre janvier février mars avril mai juin juillet août septembre octobre



☞ Désiré Haffner, alors étudiant en médecine à Tours, avant son arrestation.

INTERVIEW DE DÉSIRÉ HAFFNER

« On peut le décrire mais on ne peut pas l'imaginer. »

Le docteur Désiré Haffner, décédé en 1998, a exercé rue Édouard-Vaillant, à Aubervilliers, pendant plus de trente sept ans. Roumain d'origine, de confession juive, il était étudiant en médecine à Tours, lorsqu'il a été arrêté dans la rafle du 15 juillet 1942. Membre à l'époque du Front National, qui était une organisation de résistance de gauche, il avait participé auparavant à des distributions de tracts et des manifestations anti-allemandes, dans son école de médecine. C'est l'un des rares déportés de 1942 qui est revenu vivant; ils furent seulement 14 sur 1 000, dans son convoi, à avoir survécu. Voici son témoignage, recueilli en 1996 :

« Je n'étais pas un grand résistant; j'ai été arrêté parce que j'étais Juif... Après avoir été transférés à Angers, nous avons été déportés vers l'Allemagne. Le voyage en train a été dur; on dormait sur des planches, on faisait nos besoins dans un coin, les hommes et les femmes mélangés. Dans mon convoi il y avait même le premier bébé déporté de France. C'était un petit Juif d'origine turque qui venait de Saint-Nazaire; il avait 28 mois! Le voyage a duré trois jours... C'était horrible, mais l'inhumain commençait à Auschwitz-Birkenau. Ils ont ouvert les wagons et ont commencé à crier en allemand; les coups pleuvaient. Pourtant quelque chose nous a paru réconfortant: il y avait un camion qui attendait les personnes âgées et une voiture ambulance de la Croix-Rouge. On ne savait pas alors que les 21 vieillards allaient être conduits directement à la chambre à gaz et que l'ambulance transportait le zyclon B! Tout était prémédité; il fallait tromper les gens jusqu'à la dernière minute. Ensuite on a été déshabillés et rasés partout, tatoués... Mon numéro était le 51 182. Je n'étais plus un homme. Au bout d'un mois il ne restait que 50% de mon convoi; au bout de deux mois et demi il ne restait plus que 10% de survivants. Il nous a fallu un certain temps pour comprendre; on se refusait à y croire...

Il fallait voir les commandos rentrer du travail. Le soir, il y avait ceux qui pouvaient encore marcher, ceux que l'on aidait à marcher, ceux que l'on soutenait à 2 ou 3, et derrière, une voiture où s'entassaient les agonisants et les morts... Les premiers jours j'ai travaillé dans ces commandos à faire du terrassement; on courait entre les SS et les kapos. Ceux-là avaient été sélectionnés et étaient capables de tuer plusieurs personnes par jour. Des fois, pour « punir », deux kapos mettaient une pelle sur le cou d'un malheureux et montaient dessus pour l'étrangler. Devant chaque bloc, tous les matins, il y avait entre 10 et 30 cadavres...

Et puis j'ai eu la chance d'être nommé médecin de bloc. On n'avait rien pour soigner et mon travail consistait à amener les malades à l'infirmerie et les cadavres au dépôt.



☞ Bloc en bois dans le petit camp. De 1 000 à 1 800 internés vivaient dans une superficie de 15 mètres par 8 mètres.

Le bloc numéro 7

Les Juifs qui étaient malades, on les envoyait au bloc 7: c'était l'antichambre de la mort. Les gens vivaient dans des niches à cinq ou sept pour deux mètres carrés environ. L'odeur était affreuse. À l'entrée, il y avait un dépôt de cadavres et de l'autre côté, il y avait ceux qu'on laissait crever dans la neige, parce qu'ils avaient la diarrhée ou parce qu'ils vomissaient. Et puis, une ou deux fois par semaine, il y avait des camions qui venaient chercher les malades du bloc 7 pour les emmener aux chambres à gaz...

Je suis encore en vie grâce à un médecin polonais, très dur, très violent, mais qui aimait bien me parler en français. Lorsque j'ai été atteint du typhus, il m'a présenté à un médecin allemand; j'étais le seul Juif dans ce cas. Ce jour-là, le médecin allemand s'appelait Mengel, l'un des bourreaux d'Auschwitz. Il m'a envoyé au bloc 7, et à l'arrivée, par méprise, pensant que j'étais une personnalité, on m'a mis dans un coin avec deux autres personnes. Quelques jours plus tard, comme d'habitude, le bloc 7 a été « vidé », sauf nous trois! J'ai eu beaucoup de chance...

Une industrie de la mort

La souffrance au jour le jour, c'était la famine, la soif dont on a beaucoup souffert, la souffrance physique, les coups... Et la mort! La monstruosité c'était que tout était programmé, planifié. À Auschwitz, il y avait une école de maçonnerie. Et lorsque les jeunes étaient formés, ils construisaient les grands fours crématoires et les chambres à gaz... Ceux-là même où l'on a brûlé leurs sœurs, leurs frères, leurs parents et où ils ont brûlé eux aussi.

Au début il y avait un robinet pour tout le camp, pour 13 000 déportés. Pratiquement nous ne nous lavions pas. Une fois par semaine, le samedi soir, on se rasait dans chaque bloc avec le même blaireau et le même rasoir. Les champignons se transmettaient très rapide-

9-10 NOVEMBRE «Nuit de Cristal» – Pogroms organisés dans toute l'Allemagne
– Incendies de synagogues
– 30 000 Juifs seront envoyés à Buchenwald, Dachau et Sachsenhausen

DÉCEMBRE Construction d'un camp de femmes à Ravensbrück

15 MARS Invasion de la Tchécoslovaquie

13 MAI Premier convoi de femmes vers Ravensbrück

1^{er} SEPTEMBRE Invasion de la Pologne

AOÛT Création du camp de Stutthof près de Gdansk (Dantzig)

novembre décembre

1939

janvier février mars

avril mai juin

juillet août septembre octobre novembre décembre

1940

janvier février



CI-DESSUS « La Ramasse » des morts dans le petit camp : corvée de tous les jours.
PAGE DE DROITE L'arrivée au camp. Des wagons, les déportés débarquent les uns sur les autres, à moitié fous, hagards...
DOUBLE PAGE SUIVANTE Les déportés du petit camp vont aux douches et à la désinfection.

ment. Un jour, un médecin de la Lutwafe a décidé de soigner cela aux rayons X. Normalement, il ne faut pas dépasser plus d'une minute à une minute et demie; or des fois il laissait les malades une heure ou deux heures. Alors les gens enflaient, ils n'avaient plus de sécrétions salivaires, plus de sécrétions lacrymales, ils ne pouvaient plus s'alimenter. En quelques jours, ils pouvaient perdre jusqu'à 40% de leur poids. Les nazis les envoyaient aux gaz. Dans la deuxième période, à partir de l'été 1943, les conditions de vie ont été meilleures: un peu plus de nourriture, un semblant d'hygiène...

La durée de vie, qui était de un à deux mois, est passée de cinq à six mois. Cette amélioration s'explique par le fait que notre présence servait à tromper les autres, ceux qui allaient directement aux gaz. Il faut savoir qu'au début, dans la première période, les chambres à gaz tuaient plusieurs centaines de personnes par jour; mais en mai et juin 1944 ils ont éliminé 10000 personnes par jour! Toutes ces futures victimes étaient rassurées quelques instants, en voyant des gens actifs... Il y avait même un orchestre pour le camp des hommes et un autre pour le camp des femmes. Même lorsqu'on leur criait ce qui allait arriver, ils n'y croyaient pas, ils ne pouvaient pas imaginer.

À Auschwitz, c'était un massacre froid. On avait l'impression de se trouver au centre d'une grande industrie, qui importait de tous les pays d'Europe sa marchandise: des hommes, des femmes et des enfants, pour les transformer à Birkenau en cendres et en fumée. Le principe de base de nos religions, « Tu ne tueras point », s'est transformé ici en, « Tu tueras calmement, méthodiquement, massivement, longtemps »...

Des convois de l'Europe entière

Il y avait plusieurs camps dans le camp, séparés, autonomes, avec leur administration. En septembre 1943, ils ont créé un camp pour les Tchèques venant de Terezin. Ils vivaient en famille; ils avaient gardé leurs vêtements et leurs cheveux et ils avaient même des infirmières, des éducatrices et des monitrices pour les enfants. Ils ont vécu comme cela pendant six mois; et leurs fiches étaient marquées SB, régime spécial. Six mois après, sans prévenir, du jour au lendemain, les 3000 Tchèques ont été gazés!...

Le camp des Tziganes était quelque chose de tout à fait à part. Eux aussi vivaient en famille. Le soir du 1^{er} août 1944, ils ont tous été massacrés. Ils se sont débattus; nous entendions les cris, les hurlements...

La fréquence des convois était très variable: deux ou trois par semaine à une certaine époque. Une majorité entraient dans le camp et une minorité allait directement dans les chambres à gaz, parce qu'il n'y avait pas encore de grandes chambres à gaz. Ensuite tout s'est accéléré; six ou sept trains arrivaient tous les jours. En 1943, les Juifs de Salonique ont été déportés; il y eut jusqu'à 23 convois par jour pendant plusieurs semaines. 60000 hommes, femmes et enfants ont été massacrés. Puis il y avait des moments plus calmes, et ça reprenait. Du 1^{er} mai au 15 juin 1944, 400000 personnes ont été gazées en 40 jours:

10000 morts par jour! Durant cette période plus de 90% des arrivants étaient assassinés tout de suite. On savait plusieurs semaines à l'avance, au bureau du camp, d'où allaient arriver les convois: de Hongrie, de France, de Belgique... Et malgré la guerre, malgré les bombardements, les convois arrivaient à la date prévue!

11 000 enfants français gazés

Sur les 32 ou 34 blocs du camp, il y en avait un ou étaient enfermés les *sonderkommandos*. C'étaient les gens qui brûlaient les cadavres. Au début, ils étaient 200, 250 mais ensuite il y avait 850 personnes, réparties en trois équipes qui travaillaient jour et nuit. Et si c'est une chose de savoir, c'en est une autre de voir. C'est ce que m'a raconté l'un d'entre eux: voir entrer les gens à coups de matraque dans la chambre à gaz, et puis entendre leurs cris pendant quelques minutes, et puis le silence complet. On ouvre les portes et on voit des petites montagnes de gens entrelacés qui tombent. En sang, avec des matières fécales sur eux. Et après, les *sonderkommandos* attrapent les corps avec des tridents, pour les détacher les uns des autres, pour les amener aux fours crématoires. Bien entendu, avant, ils avaient arraché les dents en or. Voir cela, respirer cela, on peut le décrire mais on ne peut pas l'imaginer...

Dans le camp, on voyait les femmes passer à côté de nous; elle n'avait plus rien de féminin, c'étaient des squelettes... Elles n'avaient plus leurs règles; l'arrêt était brutal dès leur arrivée au camp, à cause du choc moral, de l'angoisse, de la peur, des efforts physiques considérables et de la sauvagerie. Les femmes étaient gardées par d'anciennes prostituées allemandes, qui étaient d'une méchanceté incroyable. Elles ont été beaucoup torturées, pourtant ce sont elles qui ont été les plus courageuses. D'ailleurs, le seul SS qui ait été tué dans le camp de Birkenau l'a été par une femme qui venait d'arriver, une Juive américaine, qui a sorti de la poche du SS son revolver et la tué avec, dans l'antichambre de la chambre à gaz. D'autres femmes, qui travaillaient dans les commandos extérieurs, ramenaient dans leur mouchoir, tous les jours, 1 ou 2 grammes de dynamite et c'est avec cela, transporté dans un bidon de soupe, qu'on a pu faire sauter le four crématoire numéro 3 en octobre 1944. Une autre femme, une résistante qui avait essayé de s'évader, a été reprise. Elle s'est coupé les veines, elle s'est débattue; elle a été pendue. Elle s'appelait Mala la Belge...

Un jour, en septembre 1944, on a vu sortir, du dépôt de marchandises voisin de la chambre à gaz, 5000 femmes déportées. Toute derrière une poussette ou une voiture d'enfant. C'étaient celles des enfants qui avaient été massacrés les semaines précédentes. Le gouvernement allemand voulait les récupérer pour les enfants allemands. On avait l'impression de voir passer devant nous 5000 petits cercueils, et ce défilé dantesque a duré trois heures. Vous savez, sur les 71000 déportés de France, il y avait 11000 enfants et parmi eux 18 enfants d'Aubervilliers*.



* LISTE DES ENFANTS D'AUBERVILLIERS DÉPORTÉS ENTRE JUILLET 1942 ET AOÛT 1944. 26 ENFANTS AU MOINS ONT ÉTÉ DÉPORTÉS À AUSCHWITZ-BIRKENAU.

- ADLER Herbert, 15 ans
- CASVAN Manfred, 15 ans
- CASVAN Louissette, 5 ans
- DRESNER Jacques, 15 ans
- DZIVRA Blanche, 9 ans
- DZIVRA Gerson, 14 ans
- DZIVRA Zlata, 13 ans
- GRYNSZTEIN Hélène, 17 ans
- KERSZENFELD Rachel, 17 ans
- KERSZENFELD Sarah, 15 ans
- KERSZENFELD Henri, 13 ans
- KERSZENFELD Siegfried, 9 ans
- KERSZENFELD Charlotte, 7 ans
- KOHN Bruno, 16 ans
- LERNER Claude, 7 ans
- MAJZNER Madeleine, 14 ans
- MAJZNER Joseph, 13 ans
- MAJZNER Marina, 11 ans
- MAJZNER Robert, 10 ans
- MAJZNER René, 8 ans
- MAJZNER Jeannine, 7 ans
- MANO Béatrice, 6 ans
- ORENSZTEJN Rachel, 16 ans
- RACHOW Sylvain, 10 ans
- SOKOL Hélène, 5 ans
- STCHEKATCH Marcel, 6 ans





H. Fawcett -
JANU 45



Arrivée d'un commando replié sur Buchenwald. Des centaines de malheureux mouraient sur les wagons découverts par -20° et plus de froid, et ensuite sur le chemin de la gare au camp.

J'avais dans mon bloc, un gynécologue de Salonique. Il était arrivé avec une famille nombreuse de 56 personnes; 53 sont allés immédiatement aux gaz. Lui, son frère et sa fille ont été épargnés et sont rentrés dans le camp. Comme il était musicien il a obtenu une place dans l'orchestre du camp, et sa fille dans l'orchestre du camp des femmes... Un jour, je le vois dans le bloc en train de pleurer. Il me dit, « Désiré, tu as vu hier les camions des femmes qui allaient mourir ». Bien sûr je les avais vus, c'était un spectacle fréquent. « Hier, dit-il, je jouais du violon et dans ces camions, à quelques mètres de moi, il y avait ma fille qu'on amenait à la chambre à gaz. »

Le crier au monde entier

On est partis de Birkenau le 26 octobre 1944, convaincus que les Allemands nous emmèneraient dans un autre camp pour nous gazer. Nous étions près de 4000... On est arrivés à Oranienbourg, où on a travaillé trois semaines dans des usines d'aviation. Puis le 11 novembre on était à Sachsenhausen et notre groupe a été scindé: une partie à Dachau et l'autre, dans laquelle je me trouvais, à Ohrdruf qui dépendait de Buchenwald. Je suis resté quatre semaines à creuser des tunnels pour le lancement des futurs V1, V2. C'était très dur. Nous avions faim et la nourriture était notre conversation principale.

Ensuite je suis devenu médecin de bloc, comme à Birkenau, et à partir de janvier je m'occupais du bloc des tuberculeux... J'ai vécu là une scène affreuse. J'avais dans mon bloc, un Grec très sympathique, très agréable. Il me dit qu'il est malade et qu'il ne veut pas aller au commando; je crois qu'il blague, et je le laisse partir. Le soir, il a été ramené sur un brancard et en me voyant, il a ouvert de grands yeux; il est mort. Il y avait dans ses yeux un reproche terrible. Ce regard me poursuit toujours.

On a quitté Ohrdruf le 1^{er} avril 1945. Les Américains n'étaient pas loin et on entendait le bruit du canon. On a marché plusieurs jours jusqu'à la frontière tchèque. Ils nous ont mis dans une grange et puis les SS ont disparu, le maire du village arborait des drapeaux blancs. C'était la capitulation. Le lendemain soir les tanks américains sont arrivés, mais on est restés là encore pendant un mois. Avant d'être rapatrié, j'ai écrit immédiatement mes souvenirs, qui ont été publiés dans la revue *Fraternité* en juillet-août 1945. C'était un besoin, une nécessité; j'avais besoin de crier cela au monde entier.

Je suis rentré en France le 28 mai 1945, d'abord à Tours puis à Paris où le 5 août j'ai repris mon service à l'hôpital Lariboisière. J'ai fini ma médecine et j'ai passé ma thèse de doctorat sur « Les aspects pathologiques du camp de concentration de Auschwitz-Birkenau. » Et puis je suis retourné voir ma famille en Roumanie, où j'ai voulu m'installer pour soigner les paysans et les enfants. Mais comme je n'ai pu obtenir l'équivalence de mon diplôme, et que la situation sur place était très difficile, je suis revenu en France et je me suis installé à Aubervilliers où je vis toujours...

Henri Roser, un Juste à Aubervilliers

Longtemps pasteur à Aubervilliers, Henri Roser a été décoré de la médaille des Justes pour avoir protégé des enfants juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. Henri Roser était avant tout un homme de conviction.

Après des études de théologie à Montpellier, il avait été mobilisé et s'était retrouvé sous-lieutenant à l'armistice en 1918. La boucherie de la première guerre mondiale devait le transformer définitivement en apôtre de la non-violence. Son credo venait de la Bible; pour lui le fameux « Tu ne tueras point » est une affirmation évangélique radicale. Le chrétien n'a pas d'autre alternative, s'il veut s'y conformer, que d'être non-violent. Il aurait aimé partir comme missionnaire en Nouvelle-Calédonie, mais la société des Missions de Paris refusa sa candidature parce qu'il était objecteur de conscience. Il s'installe alors à Fives, et avec un autre pasteur poursuit durant trois ans une œuvre d'évangélisation insérée dans les luttes syndicales de la grande agglomération lilloise. Au plus près des gens, il est de ceux qui assurent le succès des colonies de vacances pour enfants, organisées par le foyer de Fives. Toujours mis à l'écart par l'Église réformée, il revient à Paris et crée lui-même un poste d'évangélisation, d'abord à Pantin, puis à Aubervilliers. Après avoir, avec quelques amis, chanté un cantique sur le trottoir, il s'adressait directement aux passants, dans la rue, du côté de la Porte de La Villette. Puis ce fut la Seconde Guerre mondiale. Rapidement arrêté, il se retrouve en prison avec plusieurs autres objecteurs protestants. Libéré en juin 1940, il gagne à pied le Chambon-sur-Lignon où il retrouve sa famille, avant de revenir s'installer en région parisienne. Durant la guerre il gagne sa vie en travaillant dans une maison d'édition comme correcteur d'épreuve. C'est à cette époque qu'il va sauver six enfants juifs d'Aubervilliers. Parmi ceux-là, quatre d'une même famille de la rue des Postes aux Quatre Chemins, dont le père avait été arrêté et envoyé en camp. Confiés par leur mère au pasteur, ils seront scolarisés à la maison de Sèvres, une école qui protégea clandestinement des dizaines d'enfants israélites jusqu'à la Libération.

Henri Roser fut finalement consacré pasteur, près de vingt ans après en avoir fait la demande. Sans relâche, il continue de dénoncer le recours à la violence, refuse les compromissions, prend position contre la répression à Madagascar en 1947, contre la guerre d'Indochine, contre la guerre d'Algérie et la torture, contre le réarmement de l'Europe et les essais nucléaires. Passionné, il écrit, il parle, il voyage, il manifeste...

Parallèlement à ses activités religieuses, il présida pendant vingt-cinq ans la Croix Bleue, une association nationale consacrée à l'aide et à la guérison des buveurs. Il sut, là aussi, affronter avec modestie les problèmes de ceux qui, souvent confrontés à la misère, tentaient de l'oublier dans les affres de l'alcool. Estimé de tous, le Juste Henri Roser est mort le 6 janvier 1981.



POUR HENRI ROSER, CET ÉPISODE N'ÉTAIT PAS HÉROÏQUE. LORSQU'IL FUT DISTINGUÉ EN 1976 PAR LA COMMISSION DES JUSTES DE L'INSTITUT YAD-VASHEM, VOICI CE QU'IL ÉCRIVIT :

« Cher Docteur Bejski, ... C'est pour moi un honneur que j'apprécie à sa juste valeur. Pourtant je me demande, en conscience, si je puis l'accepter. Ce que j'ai cru devoir faire durant le temps de l'occupation de la France et de la persécution des Juifs me paraît si peu de chose et par ailleurs tellement normal pour quiconque sait se souvenir d'être humain (et se vouloir réellement chrétien), que cela n'appelle aucune récompense, semble-t-il. ... J'ai consulté un de mes amis juifs, de ceux que j'ai connus durant l'occupation hitlérienne déjà, aujourd'hui professeur de littérature française dans un lycée de la région parisienne. Et il m'a généreusement encouragé à accepter la distinction que vous voulez bien m'offrir. Dans ces conditions, j'aurais le sentiment de vous apparaître comme en faisant mépris si je refusais. Et ce n'est certainement pas le cas. Il me reste donc à vous remercier très cordialement. Disant « oui », j'ai le fort sentiment de retrouver l'union profonde, du temps de la persécution, avec le peuple Juifs si maltraité parmi nous. Que le dieu vivant mène Israël à la paix!... »



Le camp de Drancy

Le camp de Drancy, antichambre des camps d'extermination nazis, symbolise au plus haut point la participation du gouvernement de Vichy à la politique hitlérienne d'extermination.

La Cité de la Muette – le bâtiment en U et les tours – ainsi que certains terrains attenants furent réquisitionnés par l'armée allemande dès le 14 juin 1940. En effet la forme du bâtiment se prêtait facilement à sa transformation en camp d'internement: le « Fer à cheval » fut entouré de barbelés, des miradors installés aux quatre coins et l'ensemble servit, dans un premier temps, pour la détention des prisonniers de guerre anglais et français.

Le 20 août 1941, après la rafle du 11^e arrondissement, la cité devient un camp d'internement pour les Juifs et sera, désormais, identifiée sous le nom de « Camp de Drancy ». Pendant trois ans, il a fonctionné comme le principal lieu de départ vers les camps d'extermination nazis: 67 des 79 convois de déportés juifs sont partis de là!

Le camp fonctionnera comme lieu principal de rassemblement et de déportation, jusqu'au 17 août 1944.

Ce que fut le Camp de Drancy est devenu aujourd'hui un grand ensemble d'habitations ordinaires. Reste à l'entrée de la cité, pour rappeler ce qui s'y passa, un monument érigé en 1976, par le Comité National du Mémorial du Camp de Drancy. Il s'agit d'une sculpture de Shlomo Selinger, lui-même ancien déporté, qui a également réalisé une œuvre en granit aux Quatre-Routes de La Courneuve et une autre, plus modeste, qui orne la pelouse de l'hôpital européen de La Roseraie, rue Henri-Barbusse. Un « wagon-témoin », aménagé en lieu d'exposition en 1988, est également relié au mémorial par des rails.



Photo prise à Drancy le 3 décembre 1942 par un membre du service allemand de la propagande, Wagner (le Mémorial des enfants juifs déportés de France).

INTERVIEW DE CARMEN ET ALAIN SARAGOUSI

Samuel disait : « Je ne suis qu'un survivant »

Carmen, âgée aujourd'hui de 84 ans, est une vieille habitante d'Aubervilliers, où elle vit, rue Édouard-Vaillant, depuis la Seconde Guerre mondiale. Son mari, Samuel, est mort il y a quelques années. Ensemble, puis à distance, ils ont traversé les années noires de l'Occupation et de la déportation. Elle, engagée dans la Résistance; lui déporté de camp en camp... mais toujours reliés par des courriers, anonymes pour les autorités, mais chargés d'espoir pour eux qui savaient les lire. Voici leur histoire:

« J'ai rencontré Samuel à Paris, juste au début de la guerre; on travaillait ensemble dans la maroquinerie... Je suis d'origine espagnole, et avec papa, aux Quatre-Routes de la Courneuve, on s'occupait d'un comité pour aider les républicains espagnols. On récoltait des boîtes de lait, de l'argent, et je faisais parfois des transports jusqu'à la frontière espagnole, au camp de Gurs. J'étais déjà membre des « Jeunes filles de France », où je côtoyais Danièle Casanova que je rencontrais, boulevard des Capucines...

À la déclaration de guerre, j'ai trouvé tout naturel d'entrer dans la résistance; je distribuais des tracts, je remettais des paquets aux uns et aux autres. Au début, Samuel ne savait pas ce que je faisais.

En août 1942, on est allés en Normandie camper dans un village que mon mari connaissait depuis son plus jeune âge. Il y avait aussi mon jeune frère et deux autres camarades. Pour nous, c'était bien, car on mangeait mieux qu'à Paris et on pouvait ramener des choses à la maison...

Ce jour-là, le dimanche 9 août, j'étais seule car les autres étaient partis faire des courses. C'est alors qu'ils sont arrivés; plusieurs collabos avec des *feldgendarmes* allemands, armés de mitraillettes. Très vite ils m'ont demandé où était le juif Sam Saragoussi. De toute évidence, il avait été dénoncé, comme juif ne portant pas l'étoile, car ils avaient un plan des lieux à la main.

Ne le trouvant pas, ils ont commencé à m'interroger. Finalement les autres sont revenus, mais sans Samuel, qui s'était caché... Dans l'après-midi, alors que j'avais obtenu l'autorisation de me rendre aux toilettes, Samuel s'est adressé à moi, à voix basse, à travers les buissons. Je lui ai dit de rester caché, mais devant les menaces d'arrestation qui pesaient sur moi, il s'est rendu... Quelques instants après, l'un des *feldgendarmes* m'a dit en mauvais français: vous pouvez vous embrasser parce que là où il va, nul n'en revient!

Samuel a d'abord été emprisonné à Saint-Lô... Puis un jour j'ai reçu un coup de télépho-



Samuel Saragoussi avec sa sœur aînée et sa mère. Il sera le seul à survivre à la déportation.



EXTRAITS DES LETTRES DE SAMUEL SARAGOUSSI

28 JANVIER 1943,
«... Dans la vie on s'habitue à tout. C'est l'idée des enfants qui me déchire le cœur, encore ici on peut penser recevoir des colis, mais tous ces petits comment font-ils, je me le demande; ils ne résisteront jamais.» *Virginie*



MECHTAL, 28 AVRIL 1943,
«... Souviens-toi des promenades que nous avons faites à Romilly et toutes les parties de pique-niques... Je travaille comme manœuvre dans le terrassement et la construction, cela me change bien de la maroquinerie... Je suis à 14 km de Katowitz, 8 km de Beuthin et 12 km de la frontière polonaise... Et toi que deviens-tu? Et Paris quelle mine a-t-elle?...»
Jacques Bandet

RYBNIK, 27 JUIN 1943,
«Ma petite Carmen, je pense souvent à l'atelier, où nous avons passé de bons moments ensemble. Je t'en prie ma chérie envoie-moi quelques photos...» *J. Bandet*

MECHTAL, 30 JUILLET 1943,
«... Qu'est-il arrivé à mes parents, dont je suis sans nouvelles... le doute me fait très mal... J'ai reçu ton premier colis; je ne trouve pas de mots assez forts pour te dire la joie qu'il m'a procurée... Que de souvenirs... nos journées de camping, nos promenades dans la forêt de Saint-Rémy...» *Georges*

LANDESHUT, 13 OCTOBRE 1943,
«... J'en ai par-dessus la tête; je perds patience... Aucun être humain ne peut imaginer, avant d'avoir souffert, tout ce que son corps et son esprit peut endurer... Des beaux jours reviendront ma petite Carmen...» *Pierre Valenty*

LANDESHUT, 21 AVRIL 1944,
«... Ma chère Carmen, chaque mot que nous nous écrivons dans ces circonstances aussi douloureuses ou je me trouve, prend pour moi une signification grandiose. Je suis devenu un moribond... Le travail est pénible, au-dessus de mes forces. ... Si je ne deviens pas fou, j'aurai gagné la plus belle victoire de ma vie... Chaque lettre que je reçois m'aide à me sauver de la mort...» *Henri Leterrier*

ne. C'était lui. Il m'a dit: je suis entouré de deux gendarmes français et ils veulent bien qu'on se rencontre à la gare. Je l'ai donc vu quelques instants et ils m'ont dit qu'ils le transféraient à Drancy.

Quelques jours plus tard avec sa sœur, nous sommes allées lui porter un petit colis avec ses affaires. Malheureusement, il ne fut pas possible de le rencontrer; il partait pour l'Allemagne dans le convoi du lendemain.

Après Drancy je suis restée plusieurs mois sans nouvelles; puis j'ai reçu une première lettre datée du 28 janvier 1943. Elle était signée Virginie, mais je savais, grâce à des détails personnels, que c'était Samuel.

Il a d'abord été emmené en Haute-Silésie à Birkenau, en Pologne. Il nous a appris plus tard qu'il avait fait dix camps de travail et de concentration. À chaque fois je restais sans nouvelles pendant plusieurs semaines ou plusieurs mois et puis, je recevais une lettre. Il réussissait à les faire passer par des personnes qui étaient plus libres que lui, surtout des membres du STO. Les prête-noms changeaient souvent: il y a eu Virginie, Jean Novillard, Jacques Bandet, Georges, Pierre Valenty, Henri Leterrier... Et moi je répondais à ses lettres, en écrivant aux personnes qui avaient signé.

Dans les camps, il a fait du terrassement, posé des rails... Il a vu des choses terribles: comme l'histoire de cet homme, auquel on avait pris ses lunettes, et que les nazis faisaient marcher sur une planche au-dessus du mortier frais, jusqu'à ce qu'il tombe dedans, et meurt. Une autre fois il a vu un bébé jeté d'un étage. Et puis, il y avait la fumée des fours crématoires...

Bien sûr, il ne pouvait rien raconter dans ses lettres, car la censure les aurait détruites. Mais elles me reconfortaient, et grâce à elles, je n'ai jamais douté de son retour. Six autres personnes de sa famille sont mortes dans les camps: sa mère qui s'est livrée à

la police, car elle ne supportait pas d'être libre alors que les autres étaient déportés, sa sœur, deux tantes et deux oncles, arrêtés au moment du Vél' d'Hiv... Je ne sais pas de quelle manière, mais Samuel a appris leur mort alors qu'il était dans les camps. Il en parle dans sa dernière lettre.

Il a finalement été libéré à Buchenwald par les Américains et j'ai été informé de son retour par un télégramme. Il est arrivé à La Courneuve, le crâne rasé, les joues très creuses et il m'a expliqué qu'il n'a pu survivre que grâce à deux médecins qui l'ont aidé à marcher sur la route, les derniers jours; il avait les genoux décalcifiés.

Samuel ne racontait pas grand-chose; il disait toujours «Je ne suis qu'un survivant». On ne s'est pas mariés tout de suite, car on ne pouvait pas être heureux tout de suite... Il fallait faire le deuil des membres de sa famille, assassinés à Auschwitz.»

Transmission de la mémoire

Alain Saragoussi est né en 1949. Il a été le plus jeune conseiller municipal d'Aubervilliers. Aujourd'hui il vit dans la région de Clermont-Ferrand où il exerce son métier de chirurgien. Voici son témoignage sur la transmission de la mémoire.

«Mon père parlait de la guerre de façon anecdotique; il évoquait les situations mais rarement ce qu'il ressentait. Finalement j'ai le sentiment que l'on parlait de cette période avec distance, comme si on parlait d'autre chose... Papa était relativement secret et ne voulait pas se livrer complètement...

Mon père était un débrouillard, ce qui explique sans doute la transmission du courrier, et en partie le fait qu'il ait pu survivre. Il a bien sûr été confronté à l'extermination; même s'il n'a pas su tout de suite pour sa mère et sa sœur, il dit souvent dans les lettres qu'il a peur de croiser dans les camps quelqu'un de sa famille.

Lorsque mon père est rentré des camps de concentration, il était jeune, sans argent; ouvrier maroquinier, il avait tout à construire. Il regardait vers l'avenir et ne voulait pas s'appesantir sur son passé. Il a finalement plus parlé à mes enfants qu'à moi-même et je pense que c'est normal, car c'est quand on arrive à un certain âge que l'on prend le temps de se retourner, de réfléchir sur son passé.

Ces épreuves lui ont appris à n'avoir plus peur de rien; dans sa manière d'être ou s'il devait apostropher quelqu'un, il le faisait sans retenue. Il avait d'ailleurs une approche plus politique que sentimentale... Et paradoxalement il ne cultivait pas de sentiment anti-allemand... D'ailleurs à 13 ans, j'apprenais l'allemand au collège Gabriel-Péri et j'avais un correspondant allemand qui venait chez nous. Et lui-même est retourné en Allemagne, pour accompagner une délégation d'Aubervilliers avec les élus de la ville... L'histoire de mon père, et sa façon de vivre, m'ont enseigné une chose importante: rien n'est jamais acquis... Cela m'a permis de me forger une certaine conscience politique...»

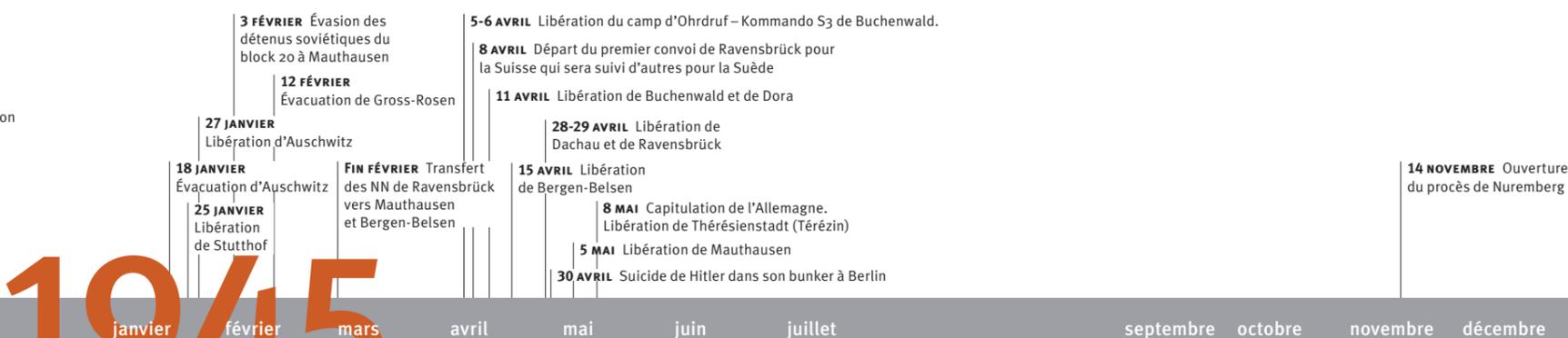


Samuel quelque temps après son retour des camps.

LANDESHUT, 10 JUIN 1944,
«... Bientôt deux années que je suis loin de toi; mon cœur renferme tant de douceur pour notre future vie commune... Ma chère Carmen, écris à mon cousin que j'ai été heureux de savoir qu'il pense souvent à moi; heureusement qu'il n'est pas avec moi car il n'aurait pas pu supporter le choc... J'espère que le jour approche où je pourrai, de vive voix, raconter la souffrance des hommes dans ma condition...» *Henri Leterrier*

LANDESHUT, 22 JUIN 1944,
«... Malgré que je t'ai beaucoup écrit sur ma vie, aucune personne ne peut imaginer notre tristesse. J'espère que le jour approche où je pourrais de vive voix, raconter la souffrance des hommes dans ma condition...» *H. Leterrier*

17 AVRIL 1945,
«... J'ai appris que ma mère et ma sœur n'étaient plus en vie; elles ont été gazées et brûlées dans un camp. À présent, ma pauvre Carmen, je n'ai plus de larmes; mon seul souci est celui de la vengeance qui est en train de s'accomplir... Ma chérie, j'espère que bientôt je serai de retour à la maison et nous pourrons enfin unir nos vies. Après toute cette souffrance, nous avons droit au bonheur...» *Sam*



1945

1946



Le premier tribunal international de l'Histoire

C'était la première fois dans l'histoire qu'était érigé un tribunal affirmant juger au nom de la conscience universelle. Symboliquement le procès se déroula à Nuremberg, haut-lieu du national-socialisme, du 20 novembre 1945 au 30 septembre 1946. C'est également à Nuremberg que les nazis avaient édicté les lois antisémites en 1935.

Devant le tribunal composé de magistrats représentant les Quatre Grands (États-Unis, Grande-Bretagne, URSS, France), comparaissaient 24 accusés. Parmi eux, il y avait les acolytes directs de Hitler (Goering, Hess, Ribbentrop), le théoricien du racisme Alfred Rosenberg, des *gauleiters* (Seyss-Inquart pour la Hollande, Frank pour la Pologne), des militaires (les généraux Keitel et Jodl, les amiraux Raeder et Doenitz), des diplomates, des économistes (Schacht et Speer). Contre eux étaient invoqués quatre chefs d'inculpation :

- crimes contre la paix,
- préparation de guerres d'agression,
- crimes de guerre,
- conspiration contre l'humanité.

Baldur von Schirach, ancien chef des Jeunesses hitlériennes, fut avec Speer le seul à admettre une part de responsabilité et à exprimer des regrets pour son action. Dans son verdict le tribunal prononça trois acquittements, quatre condamnations à des peines de dix à vingt ans de prison, trois emprisonnements à vie; tous les autres inculpés furent condamnés à être pendus.

1^{er} OCTOBRE Verdict de Nuremberg

mai juin juillet septembre octobre novembre décembre





SI L'ÉCHO DE
LEURS VOIX
FAIBLIT, NOUS
PÉRIRONS.

Paul Éluard